

**UN SORT ENVIABLE**

ÉRIC HALPHEN

# UN SORT ENVIABLE

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

# 1

J'ai appris que j'étais juif en regardant la télé. J'ignore comment les autres l'apprennent dans les familles normales. Peut-être, comme pour les enfants adoptés, y a-t-il un protocole, une date limite au-delà de laquelle le pauvre gosse en sort traumatisé à vie. Peut-être faut-il délivrer l'information comme on lâche un aveu, dès que la progéniture, j'allais dire la *victime*, est en mesure de la comprendre – de comprendre la mouise dans laquelle elle se trouve. Peut-être mes parents m'ont-ils mésestimé comme ils l'ont si souvent fait, surtout mon père. Toujours est-il que j'avais douze ou treize ans quand j'ai appris que j'étais juif.

Si je devais symboliser par une scène mon enfance, la vie d'une famille se voulant soudée alors qu'elle n'était qu'anguilles sous roche, je choiserais les soirées du dimanche. Tandis que je me délectais des buts et des essais les plus remarquables grâce à l'émission qui revenait sur les événements sportifs du week-end, ma mère seule dans la cuisine préparait des pâtes, parfois en chantonnant. Après quoi, en un ensemble fallacieux, mon père, ma mère, mon grand frère et moi dévorions notre platée de spaghettis, juste au moment où commençait le film.

Ce soir-là, ils donnaient un téléfilm – on disait alors une *dramatique* – adaptation plus ou moins fidèle de *Silbermann*

de Jacques de Lacretelle. Ce roman raconte notamment comment le camarade juif du jeune narrateur subit, dans les années 1920, des brimades de la part de ses condisciples et de ses professeurs, à tel point qu'il finira, en pessimiste clairvoyant, par s'exiler aux États-Unis. Au beau milieu de la diffusion de ce film que je trouvais plutôt rasoir, mon père, tapotant sa pipe pour la vider dans le cendrier sans se douter du cataclysme qu'il allait déclencher, m'a demandé :

– Tu as déjà souffert d'antisémitisme, toi, en classe ?

Jusque-là, le sujet ne m'avait pas passionné. Comme tout le monde – à l'époque en tout cas, car la connaissance de cette période de l'Histoire devient fragmentaire – je n'ignorais pas ce qui s'était passé durant la Seconde Guerre mondiale, les déportations, la solution finale. Mais si j'avais bien sûr ressenti de l'empathie pour le sort réservé aux Juifs, je ne m'étais jamais senti concerné. J'ignorais même ce que ce nom recouvrait exactement : une race ? Une communauté ? Une religion ? Un peu tout cela à la fois ? Se trouvait-il que dans mes fréquentations il y eût quelques Juifs ? Voire quelques Juives ? Et puis, à quoi ressemblaient-ils exactement ? Les Juives couchaient-elles plus facilement que les autres ? Je suis donc, quasiment au sens propre, tombé de ma chaise quand a retenti la question. Je n'ai pas sollicité de précisions, suis allé me coucher la tête dans un étau, n'en ai pas dormi de la nuit.

À partir du lendemain, je n'ai plus été le même. En premier lieu, la cote de confiance que je portais à mes parents – à ma mère – avait perdu de nombreux points. Non seulement ils n'avaient pas jugé utile, ces crétins, de me tenir au courant d'une facette importante de notre parcours commun, mais à aucun moment ils ne s'étaient dit qu'il pourrait être nécessaire de m'enseigner le b.a.-ba de ma nature réelle. Il y avait sûrement un mode d'emploi de la judéité, et mes parents n'avaient pas songé à me le transmettre. Comme si mon sort les indifférait ; comme si je n'existais pas.

Ensuite, l'insouciance qui m'habitait a fui. Je me trouvais jusqu'alors intelligent, charmant, quasiment irrésistible. Il allait m'arriver moult aventures ponctuées de rires et de bonheurs multiples, de périls dont je triompherais sans coup férir. Le monde était à moi, voilà ce que me promettait le regard de ma mère. Il m'est arrivé ce qu'on ne souhaiterait pas à son pire ennemi : être couvé par une mère juive sans se douter qu'elle l'est. Je me suis juré de prendre mes distances avec elle et de redoubler de précautions. Ressenti d'une chute soudaine, d'une sortie prématurée de l'enfance.

Enfin, il m'a fallu me coltiner ce compagnon collant. Juif, juif, juif, ce mot si longtemps ignoré ne me lâchait plus, il résonnait sans trêve en moi. Je croyais l'entendre murmurer sur mon passage, je le lisais sur les lèvres des commerçants et des passants que je devinais hostiles, je me sentais enveloppé d'une cloche de honte. À l'évidence, je n'étais plus comme les autres, marqué au fer rouge par ce signe distinctif que tout le monde, j'en étais persuadé, honnissait. Dès que je lisais un livre ou un journal, certains mots harponnaient mon regard. Suif, juin, jouissif et joint, Julie et poussif, voire huit et riff, me harcelaient, je ne pouvais plus voir ces lettres, J, U, I, F en peinture, même associées dans les combinaisons les moins agressives, elles attisaient ma rancune. Je me sentais dupé, trahi : je n'étais pas celui que je croyais être.

Les semaines passant et ma colère s'apaisant, j'ai tenté de (me) raisonner. Bon, j'étais juif, et alors, la belle affaire. Moins insurmontable au fond que d'être gros, boutonneux ou bègue. Il suffisait de s'adapter, de réfléchir. De chercher comment, de cette tare, je pouvais faire un atout. Et de mettre au point une méthode comme on dresse un plan de bataille, tendue vers un objectif bien précis : comprendre.

La première étape a consisté à interroger mon frère. David – eh oui, les indices ne manquaient certes pas – a deux ans de plus que moi. Aujourd'hui dentiste respecté, marié et père de

deux fils, portraits crachés de David et moi à leur âge, propriétaire d'une maison dans la banlieue rouennaise, c'était alors un grizzly tristounet et ronchon, en réclusion perpétuelle dans sa chambre, qui n'avait pas de copains, se bourrait de noix de cajou, se repassait en boucle les quatuors de Beethoven et ne devait pas prononcer plus de deux phrases dans la journée. Évidemment qu'il se savait juif, a-t-il consenti à me dire. Un mystère pour personne. Ça devait être le paternel qui le lui avait appris, oui, ça se pouvait bien, mais franchement il n'en avait pas gardé le moindre souvenir. Quelle importance, de toute façon ? Qu'est-ce que ça changeait ? Il avait un problème d'échecs à résoudre et n'avait pas le temps de me renseigner davantage.

Après le succès indiscutable de cette première mission, je me suis tourné vers un nouveau témoin : moi-même. Es-tu croyant ? me suis-je demandé. Qu'entends-tu par là ? me suis-je répondu. Crois-tu en un être suprême, celui par qui la vie se transmet et la mort s'assène, celui qui voit tout et décide de tout, le parrain ? Crois-tu en une vie après la mort, en un au-delà festif ou effrayant, crois-tu que le passage sur cette terre ne soit qu'une passerelle ? J'ai réfléchi un bon moment, histoire de ne pas me contenter d'approximations, pour finir par me concéder que non, je ne croyais décidément à rien de tout cela. Je n'avais aucun comparse tout là-haut ou ailleurs à qui confier mon destin, je ne m'en remettais à personne d'autre qu'à moi. Poussière nous étions et poussière nous redeviendrons. Fortifié par l'évidence de ce constat, j'ai conclu qu'on pouvait donc être juif sans être croyant, premier col franchi : selon toute vraisemblance, la judéité n'était pas une religion.

Mais alors, c'était quoi ?

Je m'en suis ouvert à quelques sachants. Un prof de philo au patronyme engageant, Lévy, m'a parlé dans un couloir, entre deux cours, de mes ancêtres, ces aïeuls fantomatiques qui me dessinaient le pays d'où je viens et qu'il me fallait

assumer, par lesquels la judéité m'était transmise comme l'est un témoin de relais. Une brune au regard transperçant et aux seins lourds – ils m'obsédèrent longtemps –, croisée dans une soirée, ne m'a pas caché qu'on mettait du temps à devenir juif, que c'était une gageure car cet éclairage permettant de mieux décrypter le monde n'était pas donné à tous, à telle enseigne que certains, pas forcément les plus incapables, n'y parvenaient jamais. Un jeune rabbin, consulté à mon initiative, a d'abord exigé, avant de m'adresser la parole, que je lui dessine mon arbre généalogique après quoi, visiblement rassuré mais pas limpide pour autant, il m'a invité à distinguer judéité de judaïsme, révélation de tradition, la lumière de l'homme de la lumière de Dieu, pour finir par discourir des commandements divins, auxquels je finirais par obéir quand la dose de mystique suffisante serait en moi.

Prenant de l'âge, je gagnais en connaissance mais n'y comprenais toujours rien. Sur le point de renoncer, je m'en suis remis à la culture : livres, films, beaux-arts finiraient bien par me montrer le chemin. L'aide est venue de là. De ces écrivains juifs new-yorkais, les frères Singer, Saul Bellow, Bernard Malamud et Philip Roth, j'ai retenu une même interrogation que la mienne, un réalisme pointilleux teinté d'un pigment d'absurde, un portrait des femmes qui m'a longtemps servi, une même impression de solitude dans la foule ignorante qui bouillonne et vocifère. De ces peintres juifs, Chagall, Modigliani, Soutine, et leurs amis de l'École de Paris, j'ai appris le tragique et l'autodérision, l'envie d'amour et de poésie, l'ouverture au surnaturel et à la survie de l'esprit. De Vinci et Freud – qu'il me soit permis de classer la psychanalyse dans la culture, je ne vois où la mettre sinon – j'ai retenu évidemment l'intelligence, cette forme d'intelligence qui a le don de résoudre les difficultés et de rendre les choses simples – et d'attiser les jalousies.

Pour parfaire ma formation, je me suis permis une incursion du côté d'Israël. De nouvelles questions ont surgi. Peut-on, a-t-on le droit d'être juif sans s'intéresser au Moyen-Orient, sans soutenir Israël ? Ce soutien doit-il être inconditionnel, ou supporte-t-il les bémols et les critiques que la situation suscite ? Que signifie le sionisme à partir du moment où l'Etat d'Israël existe, est-il justifié de continuer à utiliser ce terme ? Juif est-il égal à sioniste ? De Paul Newman dans *Exodus*, je suis remonté dans le temps jusqu'à la mer Rouge qui laisse passer Moïse et les Hébreux avant de refermer la porte derrière eux, effort après lequel ma conviction n'était toujours pas formée.

Le voyage, comme chacun confusément le sent, étant plus important que la destination, j'étais devenu un jeune homme qui, même s'il était pétri de doutes, même si venaient encore le transpercer des hantises et l'encombrer nombre d'interrogations, en sortait enrichi sur l'essentiel : il savait à peu près qui il était.

Restait à aborder le monde des femmes.

## 2

Par la lucarne, tout en haut sur la droite, une frêle lumière colore à la paresseuse le mur d'un ocre terne, presque crème. L'aube se profile, annonciatrice d'une journée atypique. Si je frissonne, ce n'est pas en raison de la peur mais du froid, me dis-je. Peut-être est-ce quand même en raison de la peur. Un mal fou à distinguer.

Le type qui me fait face paraît effrayé, lui. Plutôt jeune, plus jeune que moi en tout cas, plutôt grand, vêtu comme tout le monde du combiné tee-shirt/jean large/grosses baskets, il ne décolle pas son regard de ses mains jointes – noueuses et longues, elles me font penser, je ne sais pourquoi, à des mains de guitariste – comme se tenant à distance de la réalité. Un tremblement de tout son être, des pieds aux épaules en passant par les cuisses et les mains, justement, dément ce détachement. Une forte odeur nous envahit, de celles que dégage le gibier, et on pourrait parier qu'elle émane de cet homme longiligne. Il lève la tête un court instant pour fixer la porte, et je m'aperçois que ses lèvres sont tout le temps en mouvement, comme s'il articulait un discours à lui seul destiné. L'espérance qui transparaît de son attitude et de ses gestes m'inspire une vague empathie. Ceux qui n'attendent rien sont mieux armés que ceux qui espèrent, ça fait peu de temps que j'ai compris

ça. J'essaye un brouillon de sourire à son intention mais il ne le remarque pas.

À l'autre bout de la banquette en béton se tient un autre homme, plus vieux celui-là, plus usé. Visage buriné, zébré de rides et de cernes, grande maigreur, pieds nus. Quand il m'a parlé tout à l'heure, deux trois mots à demi murmurés, j'ai vu qu'il n'avait presque plus de dents. Avec son pantalon marron en tergal et sa chemise blanche froissée largement ouverte sur un torse glabre, cueilli sans doute au saut du lit, il paraît tout droit sorti d'un film noir des années 1960 ; un film sur la guerre d'Algérie. Son regard ténébreux passe sans cesse du longiligne à moi sans qu'y puisse se lire la moindre pensée ou le moindre affect. Le moteur des voitures qui se fait entendre de l'autre côté du mur, une sirène d'ambulance et, plus loin, un marteau-piqueur, il ne paraît pas les entendre. À part les allers et retours des yeux, il demeure absolument inerte.

Un moment tenté de me demander pourquoi ils sont là l'un et l'autre, ce qu'ils ont bien pu faire pour devenir mes éphémères compagnons, pâles figures qui resteront pourtant gravées dans ma mémoire, je renonce. Les questions ne servent à rien, la vie des autres ne m'intéresse pas plus que la mienne.

Cliquetis de clé, la porte s'ouvre, une voix féminine retentit avant qu'on voie quiconque. Votre avocat est là, me dit-elle. Son visage de profil qu'on distingue à peine semble tourné vers moi, un nez retroussé se dessine dans le noir. Pas l'envie qui me manque de rester là, tassé sur le béton, jusqu'à la fin de mes jours, je me lève néanmoins, plutôt agréable en fin de compte de se dégourdir les membres. Je me tourne vers les deux hommes, histoire de les saluer car je ne suis pas du tout sûr de les revoir, mais aucun des deux ne me fait l'aumône d'un regard. Alors je quitte la geôle et emboîte le pas de la femme, sans illusion mais sans déplaisir. Grosses chaussures noires, pantalon et blouson bleu marine que l'usure fait briller

aux entournures, queue-de-cheval qui, en harmonie avec les fesses, tressaute de droite à gauche. Peut-être, vêtue autrement, serait-elle désirable, par un autre que moi veux-je dire, peut-être est-elle très séduisante même avec l'uniforme. Je ne sais pas, je me sens absolument incapable de m'en rendre compte.

– Vous le connaissez, cet avocat ? fait-elle sans se retourner.

Si je ne lui réponds pas, ce n'est pas contre elle, comme on dit. C'est simplement que j'ignore si c'est moi qui ai choisi l'avocat ou pas. J'avance sans savoir à quoi me sert d'avancer, l'instant me semble irréel, comme si la frontière entre ce qu'on voit et ce qu'on perçoit avait été franchie. Sans doute est-ce ainsi au moment précis où l'on passe de vie à trépas. La policière, habituée à ce qu'on ne lui réponde pas à force de croiser tous les barjots de la contrée, ne se formalise pas de mon silence et se met à siffloter un air qui ne me dit rien, qu'en une autre occasion j'aurais pu trouver plutôt entraînant – j'ai toujours bien aimé l'optimisme, la gaieté contagieuse de ceux qui sifflent –, après quoi, au bout d'un couloir dont je n'avais pas remarqué que nous l'empruntions, elle ouvre une porte sur la droite et s'immobilise. Dans vingt minutes elle reviendra, ai-je cru comprendre.

Je me retrouve assis sur une chaise scellée au sol, devant une petite table scellée au sol, face à un jeune homme à peine sorti de la fac, teint bistre, ombre de moustache, barbiche clairsemée, cheveux qui n'ont jamais vu de peigne. Mais des yeux, petites billes mobiles, qui me captent, me suivent et ne me lâchent pas tandis qu'il m'annonce comment il s'appelle, ce que j'oublie aussitôt, et m'apprend qu'il a été désigné pour défendre mes intérêts. Si, bien sûr, je sais que ce mec est plutôt de mon côté, toute cette scène me semble dépourvue de la moindre signification, et moi de la moindre volonté. J'ai marché parce qu'on m'a dit de marcher, je suis entré dans cette

turne parce qu'on m'a dit d'y entrer, m'y suis assis parce que je ne voyais pas trop quoi faire d'autre, et pour le reste cette scène me semble *décalée*, comme un extrait de film quand le dialogue est coupé.

Je m'aperçois soudain que l'avocat me pose des questions, que machinalement je lui réponds et qu'il note mes réponses sur un ordinateur portable que je n'avais pas remarqué jusqu'ici, puis il relève la tête, se recule autant qu'il le peut, c'est-à-dire pratiquement pas sur sa chaise scellée au sol elle aussi, et prenant son courage à deux mains et l'air inspiré comme on a dû le lui apprendre à l'école du barreau, il me demande de lui raconter l'histoire. Oui mais voilà je n'ai rien à raconter, moi, ou plutôt j'ai tellement de choses à dire que je ne sais pas par quel bout commencer, et puis j'ai la pensée qui stagne, le cœur gelé, les muscles endoloris, je ne suis plus l'homme que peut-être un jour j'ai été, et la réaction qui vient est totalement inappropriée, je le sais, mais impossible de la contrôler, et c'est avec une sorte d'autodérision que je la vois sortir, cette incommodité que certains scientifiques ont jugée typiquement féminine, autodérision que l'avocat ne perçoit pas avec toute l'acuité voulue.

Je suis pris d'un inextinguible hoquet.

### 3

Aussi loin que je m'en souviene, je n'ai jamais été avec une femme juive. Cette formulation, *être avec*, m'a toujours agacé, elle ne veut rien dire et je ne sais pourquoi c'est elle qui me vient en premier, l'habitude de l'entendre peut-être. Sans la récuser, il me faut préciser. Quand on se contente de passer avec une femme un plus ou moins bon temps, plus ou moins bref, le plus souvent au lit, on dit qu'on couche, ou qu'on a couché, avec elle. Il en résulte qu'à part baiser, ce croisement des chairs et des substances après lequel paraît-il tout le monde ou presque court ou courait, il n'y a nul échange avec elle, aucun partage de vie. Avançons de quelques pas et abordons alors cette expression de mon enfance, *sortir avec*. Au-delà du corps, l'un et l'autre se donnent davantage, évoquent ce qui les motive dans l'existence voire ce qui les lie, sont attirés autant par un rire, une réflexion, une réaction que par la finesse d'une main ou la courbe d'une jambe ou d'un sein. Ils se plaisent, donc, mais la paire semble dès le départ condamnée. Une rencontre, un mensonge ou une passade, et c'en serait fait d'elle ; c'était chouette, au revoir, merci pour tout. Et puis viennent les liaisons, les relations, les unions : quelques lignes n'y suffiraient pas. *Être avec*, c'est tout cela à la fois. Et ce tout cela, avec une femme juive, jamais.

La raison tient peut-être au fait que j'ai davantage été choisi que je n'ai choisi. Cela paraît prétentieux de dire ça, et ça l'est. N'empêche, c'est la vérité, telle que je l'ai vécue en tout cas. Sensible dès mon plus jeune âge au charme féminin, cherchant très tôt le contact des yeux, élément déclencheur de mes plus intenses frémissements, je ne me suis jamais, pour autant, autorisé le premier pas. Regarder, écouter, sentir au fond de moi l'excitation se former puis grossir, avoir envie de plaire, oui ; agir ou parler, faire un clin d'œil ou sourire, non. Le bon à rien de la drague. Dès lors, il est possible, si l'on s'autorise une généralisation contestable, a) que les femmes juives ne fassent pas le premier pas, b) que je ne leur aie guère plu.

– Ah, ah..., pourrait intervenir Mathilde, la mère de mes enfants, si elle était encore à mes côtés et lisait dans mes pensées.

– Quoi ?

– Tu crois vraiment que toutes les Juives pensent uniformément et se comportent à l'unisson ?

Trop facile d'accuser l'autre, de toute façon. Ne se tourne vers vous, ne tourne autour de vous que celle qui sent qu'elle est en mesure de vous plaire. Si aucune Juive ne m'a courtsié – je n'aime pas le verbe *draguer*, alors va pour la préciosité – c'est sans doute de mon côté qu'il faut en chercher la raison, du côté de cette douceur dont j'ai besoin et que je n'ai jamais sentie chez une Juive, de cette altérité nécessaire – Philip Roth parlait de *dimension anthropologique* d'une relation sentimentale – qui faisait défaut.

Car, même si les débuts furent laborieux, je me suis très vite senti juif. Dans ma façon de me cultiver, de me distraire ou de regarder, j'étais juif. Difficile de détailler, impossible d'expliquer ça à un goy – à un *gentil*, comme on disait dans le temps : je lisais juif, je regardais un film ou j'écoutais de la musique en Juif.

– *Généralisation contestable*, disais-tu ? Te rends-tu compte que, sous couvert de les dénoncer, tu reprends à ton compte les pires clichés antisémites ? Comment ça se manifeste, de regarder un film en Juif ?

Mathilde, toujours en moi finalement... Les Juifs, je l'ai peu à peu senti, ne sont pas comme les antisémites les décrivent. Ils ne cherchent ni la fortune, ni la considération, encore moins la domination ou la violence ; ils cherchent l'harmonie, le calme et la beauté ; Baudelaire devait être juif, si ça se trouve.

– Tu me laisses vraiment sans voix, Julien. Aucun Juif n'est violent, par les temps qui courent ? Tous, sans exception, recherchent le calme ?

La première à m'émouvoir vraiment n'a pas apporté du calme dans ma vie. Mais avec son visage aux proportions classiques, ses yeux d'un bleu liquide et son rire en chute d'eau, elle m'a donné ce qui me manquait avant elle, ce qui me handicapait sans que je m'en rende bien compte : de la confiance en moi. Grâce à elle, je n'ai plus regardé le monde de la même manière, j'ai pris le temps d'être moi.

Il paraît que les prénoms importent. Que dans une histoire, ils colorent et imprègnent, qu'ils aident celui qui l'entend ou la lit à se faire une image plus juste de la personne décrite, à s'identifier à elle. Mais cette histoire n'est pas une véritable histoire, il ne s'agit ni de justesse, ni d'identification, mais de démêler le vrai du faux, comprendre ce qu'on peut comprendre. Et puis les prénoms figent, ils classent dès l'abord dans une catégorie qu'on a du mal à quitter ensuite, ils marquent donc divisent. Mais puisqu'il faut à tout prix donner un prénom, qui présente quand même l'avantage de faciliter la narration, disons que cette jeune femme s'appelait Juliette. Ça sonne bien, Juliette, ce n'est ni daté ni marqué socialement, même si ça évoque évidemment davantage la culture judéo-chrétienne que le monde arabo-musulman.

Toujours est-il que la tornade Juliette a fait exploser le garçon inexpérimenté que j'étais, et cela dès la première rencontre. Dis-moi le flemmard, ça ne te fatiguerait pas trop de laisser ta place assise à la femme enceinte qui la lorgne depuis cinq minutes ? m'a-t-elle lancé soudainement, debout à l'autre bout du bus 38 que je prenais alors plusieurs fois par semaine pour me rendre à la Sorbonne. Je rougis sous les regards de reproche lancés par la majorité des passagers et, sous l'effet d'un puissant ressort, me levai, après quoi je jugeai préférable de descendre à l'arrêt suivant, devant le centre Jean Sarrailh. C'est alors que la même voix déjà honnie reprit sur le même ton : Et ça le fatiguerait aussi de m'offrir un demi, pour la peine ? En me retournant, découvrant alors ce sourire qui ne m'a jamais réellement quitté et ce petit blouson de cuir qui, après tant d'années, exerce encore sur moi son pouvoir d'attraction, j'avais quasiment sur-le-champ perdu la raison.

Plus âgée que moi de six ou sept longueurs, secrétaire médicale pour vivre, elle tentait, m'a-t-elle expliqué plus tard, de se faire un nom dans la haute couture. Lorsque nous n'étions pas, au lit ou ailleurs, en phase d'exploration et de découverte, ou lorsque je lézardais encore sous les draps en me félicitant de mes progrès rapides – sans forfanterie aucune, je me dois d'admettre que mes débuts furent beaucoup plus fluides que ce que, depuis des mois, je redoutais, étant passé au travers de ces pannes et autres ahanements que tant d'écrivains décrivent – Juliette, elle, dès qu'elle le pouvait, se mettait devant des feuilles blanches et dessinait, dessinait, dessinait. Chapeaux, gants, chaussures, bottes, écharpes et voilages, ses croquis s'entassaient au pied de la planche sur tréteaux qui lui servait de table, puis elle sélectionnait les meilleurs pour les mettre sous enveloppe et les envoyer aux grandes maisons de couture.

Je ne m'intéresse pas à la mode, rien d'impossible à ce que je sois passé à côté. En tout cas, je n'ai jamais vu par la

suite son nom apparaître dans des articles vantant tel ou telle styliste, je ne crois pas qu'elle soit parvenue à *percer*. Mais à l'époque j'étais persuadé du contraire, tant les idées abondaient en elle, tant son dynamisme, sa force de conviction et son optimisme étaient communicatifs. Je suis néanmoins certain que là où elle est, avec celui ou ceux qu'elle aime et qui l'aiment, quoi qu'elle fasse, elle mord la vie à pleines dents et jamais ne triche ou ne médit.

J'ai oublié pourquoi nous nous sommes quittés, Juliette et moi, et qui en a été à l'origine. Ça n'a d'ailleurs aucune importance. Nous vivions pour l'instant, pour les émotions et le rire, les gorgées de vin et les bouffées de plaisir, notre couple n'était pas bâti pour durer. N'empêche, sa personnalité continue de vivre en moi et si, après tout ce qui s'est passé, je n'ai pas entièrement perdu la raison, c'est en grande partie à elle que je le dois.

La suite coule de source. De même qu'une éducation conditionne l'élève ou l'enfant, une première rencontre sexuelle façonne le futur amant. Celui que j'ai été est donc pour une part non négligeable le produit, pour ne pas dire *l'enfant*, des moments passés avec Juliette. Nulle intention néanmoins de raconter celles qui sont venues ensuite, de dresser le catalogue de mes passades, de celles qui m'ont aimé – peut-être – et de celles que j'ai aimées – va savoir. Globalement, je n'ai pas eu à me plaindre. Il m'est arrivé de plaire, de vivre des moments passionnés, de rencontrer des femmes authentiques et généreuses ; il m'est arrivé d'être heureux.

Et puis est venue celle dont j'ai déjà donné le prénom car elle joue un rôle dans l'histoire, c'est-à-dire dans ma vie : Mathilde.

Au-delà de l'addition simple de deux humains qui unit les capacités, les corps, les émotions, les caractères, les tempéraments –  $1 + 1 = 2$  –, se crée parfois une alchimie bien plus complexe qui dépasse l'alliage des deux êtres pour créer

alors quelque chose d'inespéré qu'on appelle un couple. L'un seul, n'est rien. L'autre pas davantage. En s'unissant, ils se construisent et bâtissent :  $1 + 1 = 3$ . Mathilde n'est pas la femme que j'ai le plus aimée, je ne suis sans doute pas celui qu'elle a le plus aimé. Oui mais voilà, à nous deux nous avons, en spectateurs plutôt qu'en acteurs, constitué une association imprévue, que ni elle ni moi n'avions envisagée au départ, et qui s'est révélée non seulement viable mais presque parfaite.